

Un alibi en béton

Du même auteur chez À vue d'œil :

La Trace du sang

La Petite Fille qui en savait trop

Trois étoiles et un meurtre

Rendez-vous à Gibraltar

Peter May

Un alibi en béton

*Traduit de l'anglais
par Ariane Bataille*



Titre original : *Cast Iron*

© Peter May, 2017

© Éditions du Rouergue, 2020, pour la traduction française

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0491-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À la mémoire du Dr Richard Ward,
mon ami et mentor.*

*Garde tes amis près de toi
et tes ennemis encore plus près.*

Mario Puzo, *Le Parrain*

Prologue

Ouest de la France, 1989

Ça sent l'animal ici. L'animal mort. Qu'on a laissé faisander avant de le faire cuire. Des centaines d'années de fermentation alcoolique ont imprégné la terre d'odeurs de levure et de gaz carbonique maintenant éventées, aigres, simple souvenir retenu dans le sol, les pierres, les chevrons. Comme toutes les vies oubliées passées dans cet endroit, de jour et de nuit.

Il fait nuit à présent ; une autre vie s'en est allée.

La poussière danse dans le rayon pâle pénétrant en biais par la porte ouverte, soulevée par le déplacement du corps de sa cache obscure vers la lumière froide et blanche de la lune qui éclaire un visage autrefois beau, jeune, plein de vie. Un visage désormais enlaidi par le sang qui a séché sur les cheveux dorés, sur les joues de porcelaine, et dont un filet coule encore de la tempe à l'oreille. Par le regard anormalement fixe des yeux braqués sur les

ténèbres suspendues au-dessus de lui comme un linceul. Des yeux bleus, autrefois pleins de vie, rendus opaques et laiteux par la mort.

Ses larmes tombent comme les premières gouttes de pluie d'un orage d'été, lourdes et chaudes sur la peau froide de la morte. Il s'agenouille à côté d'elle ; son ombre efface un instant le spectacle de ce qu'il a fait — fruit de l'amour et de la colère, deux émotions des plus explosives. La regarder lui est presque insupportable. Mais les regrets ne servent à rien car, de toutes les choses irréversibles de la vie, la mort est la plus immuable.

Il plonge la main dans la poche de sa veste, en sort le sac plastique bleu qu'il a pris pour masquer sa honte. Soigneusement, comme s'il avait peur de l'abîmer, il soulève la tête de la morte, tire le sac sur son visage, masquant ainsi l'accusation, la récrimination, le sentiment de trahison qu'il imagine voir dans son regard impossible à soutenir.

Il noue autour du cou le petit lien du sac ; ses larmes tombent maintenant sur le plastique, ponctuant le silence. Un moment de folie, une

vie à la pleurer, et à jamais l'impossibilité de lui dire à quel point il l'aimait.

Ses mains tremblent quand elles se referment autour de son cou ; il ferme les yeux, ses pouces s'enfoncent dans la chair tendre, il sent l'os se briser.

Chapitre 1

Lot-et-Garonne, 2003

La fraîcheur de la nuit se dissipait en même temps que la brume matinale. Il sentait la chaleur monter de la terre ; bientôt, le ciel deviendrait d'un blanc poussiéreux. Comme hier, avant-hier et le jour d'avant. Il avait lu dans *La Dépêche* que le taux de mortalité grimpait, les gens âgés étant les plus affectés par ces températures qui s'envolaient au-dessus des 40 °C. Déjà onze mille décès et ce n'était pas fini. La canicule brûlait la terre, tuait les arbres, les arbustes, grillait les feuilles, aussi sèches et brunes qu'en automne.

Cela faisait plusieurs mois qu'il n'était pas descendu au lac pour assouvir son besoin viscéral de s'asseoir seul, en silence, devant une ligne plongée dans l'eau, sans se soucier le moins du monde que les poissons mordent à l'hameçon — ce qu'ils faisaient pourtant en général. Son petit garçon, tout juste âgé de

deux jours, était encore à l'hôpital avec sa mère après une naissance difficile.

Il contempla vers l'ouest le paysage chatoyant, les ondulations des champs brûlés, les squelettes des arbres, les collines calcaires dont les grottes avaient servi de refuge aux résistants traqués par les Allemands.

La descente était très raide entre les arbres, les feuilles craquaient sous ses pieds. Lorsqu'il le vit, il eut un choc et s'arrêta. D'un vert chimique sous la lumière saturée de chaleur, le lac avait rétréci de moitié. Il traversa les fourrés desséchés jusqu'à son endroit préféré et vit que le niveau de l'eau avait baissé de quatre mètres, peut-être davantage. Il s'avança sur la pente de boue craquelée, là où, d'habitude, son hameçon accrochait les poissons, et il observa l'eau.

Tous les ruisseaux qui alimentaient le lac étaient depuis longtemps réduits à un simple goutte-à-goutte mais, ayant plus que jamais besoin d'eau, les fermiers continuaient à en pomper. Si la canicule ne prenait pas vite fin, il n'en resterait rien. Il se demanda si les poissons survivraient à cet été.

Il entreprit de le contourner par l'ouest,

longeant le fond exposé à l'air, asséché, marron, comme une vilaine cicatrice. Toutes sortes de détritrus apparaissaient, naturels ou artificiels. Carcasses d'arbres morts depuis longtemps. Squelette de poussette.

Au milieu de la boue calcinée et de la vase desséchée, un éclat bleu capta son regard. Pâle, décoloré, juste au-dessus du nouveau niveau de l'eau. Attiré par cette couleur incongrue dans ce paysage flétri, il se risqua à pas incertains sur le sol inégal et se rendit compte qu'il s'agissait d'un sac en plastique bleu — une moitié visible, l'autre enfouie dans la boue. Entouré de stries blanches.

Curieux, il posa ses affaires par terre et s'accroupit. Il y avait quelque chose dans le sac. Fragilisé par le temps, le plastique se déchira facilement entre ses doigts et révéla les orbites noires d'un crâne, où étaient autrefois logés des yeux. Une horrible grimace dévoilant de longues dents jaunies semblait se moquer de son effroi. Il recula d'un bond, s'assit lourdement, et comprit alors qu'autour de lui, les stries blanches enchâssées dans le fond du lac étaient des os humains.

Chapitre 2

Paris, octobre 2011

Chaque fois qu'il venait chez Roger Raffin, rue de Tournon, quelqu'un, quelque part, jouait du piano. Gammes, exercices, interprétations bégayantes de Chopin et Beethoven — morceaux peu mélodieux souvent infligés par les professeurs de musique à leurs malheureux élèves. Et depuis toutes ces années, le ou la pianiste n'avait pas fait de progrès.

Enzo jeta un regard distrait au gros marronnier dont les feuilles mortes tombaient sur les pavés mouillés de la cour. Son regard fut aussitôt attiré par une femme élégante vêtue de noir dont les hauts talons, sous des chevilles fines, cliquetaient sur ces mêmes pavés, et il se demanda si, un jour, la vue d'une jolie femme cesserait d'éveiller son intérêt. Il commençait malgré tout à voir la soixantaine se profiler à l'horizon.

— Vous m'écoutez ? demanda d'une voix

sèche et autoritaire le journaliste irrité par le manque d'attention d'Enzo.

— Oui, oui, bien sûr.

Enzo se concentra de nouveau sur la table où s'étaient étalés des papiers, des photos, et l'ouvrage de Raffin, *Assassins sans visages*, ouvert à la sixième et avant-dernière affaire non élucidée. Ce dernier avait glissé son poing fermé entre les pages et cassé le dos afin de le maintenir ouvert à l'endroit choisi, ce qui avait choqué Enzo – il détestait abîmer un livre, pour lui c'était du vandalisme.

— Lucie Martin avait tout juste vingt ans quand elle a disparu, continua Raffin, qui tenait toujours à résumer la situation avant que le grand Écossais ne s'attaque à l'une des affaires de son livre.

Même s'il avait déjà lu l'histoire plusieurs fois, Enzo appréciait cette mise au point qui lui permettait d'apprendre des choses n'apparaissant pas forcément dans le texte. D'ailleurs, il préférait de loin qu'on lui raconte les faits. Cela les rendait d'une certaine manière plus réels. Raffin attrapa la bouteille